

François Rastier

Signification, sens et référence du mot

*Toutes affaires cessantes, la première réforme
est d'en finir avec le règne des mots.*

Charles Maurras

La notion préthéorique de mot semble aussi commode que trompeuse, et la linguistique gagnera peut-être à s'en priver. Cet universel prétendu varie en effet selon les théories spontanées des diverses cultures, et surtout (pour celles qui en ont édicté) selon leurs conventions graphiques. Cette notion peut correspondre selon les cas aussi bien à un morphème qu'à un énoncé. Certes, dans les langues romanes du moins, elle peut convenir aux syntagmes les plus fortement intégrés. Mais pourquoi les privilégier ? Le concept de *lexie* (cf. Pottier 1974) — paraît bien préférable : unité d'analyse comprenant au moins un lexème, la *lexie* est tout à la fois une unité de comportement syntagmatique et de commutation paradigmaticque. Ce concept convient donc aussi bien à diverses sortes de mots "simples" mais aussi aux mots dits composés, et aux locutions diverses, bien plus nombreuses que les mots "simples"¹ (comme l'a montré Gaston Gross), mais injustifiablement négligées.

Pourquoi malgré tout le mot demeure-t-il un pont-aux-ânes de la réflexion linguistique ? Pourquoi cette notion incontournée donne-t-elle matière à des colloques qui la relativisent inévitablement jusqu'à la dissoudre ? Une première réponse peut être trouvée dans la philosophie occidentale du langage, qui continue à inspirer la linguistique voire l'inspire de plus en plus.

1. La tradition sémiotique et le mot

On sait comment la triade sémiotique instituée par Aristote au début du *Peri hermeneias* (où il distinguait les éléments de la parole, les états de l'âme, et les choses, les premiers symbolisant les seconds et les seconds représentant les troisièmes) s'est à travers mille redéfinitions perpétuée au moyen-âge dans la triade *vox/conceptus/res* ; à l'âge classique

¹ A l'exception bien entendu des grammèmes libres.

dans la triade *signe/idée/chose* (cf. notamment la *Logique* de Port-Royal ; enfin de nos jours dans les triades *symbol/thought/referent* chez Ogden et Richards (1923, 11), ou *signe/concept/significatum* chez Lyons (1978, 83)².

Pour rendre compte de cette permanence remarquable, étudions la thèse onomastique propre à notre tradition philosophique. Elle tend à réduire la signification linguistique à la signification du mot. En outre, elle considère le nom comme le mot par excellence ; enfin parmi les noms, elle privilégie les noms propres.

Ces précéllences témoignent de l'histoire même de la notion de mot. Dans la Grèce archaïque — qui a fondé on le sait notre philosophie du langage — la notion de mot est issue de celle de nom : tous les mots étaient appelés des noms (*onoma*), car il n'existait pas d'autre façon de les désigner. A son tour, la notion de nom procède de celle de nom propre ou sigulier. Désigner, c'est d'abord appeler par son nom un homme, un dieu, ou une chose³. Et les noms particuliers ont été longtemps considérés comme les premiers mots, à l'origine du langage⁴.

Examinons tour à tour le mot, le nom dit substantif, et le nom propre.

1. Il aurait été possible, comme les Stoïciens l'ont fait avec leur théorie de l'énoncé et le couple *lexis/lekton*, de concevoir un modèle de la signification linguistique qui ne soit pas nécessairement lié au mot. Cependant, ils n'ont pas été suivis. On sait par exemple comment — bien qu'il s'inspirât d'eux — Augustin définissait le modèle de la signification linguistique à partir du mot (*verbum*). Cette attitude est générale aux premiers siècles de notre ère. Elle nous paraît liée, chez les platoniciens comme chez les chrétiens, à des enjeux mystiques qui apparaissent notamment dans la pratique de la lecture allégorique. Cette lecture se fonde sur la réécriture de mots isolés, qui sont en général des noms et souvent des noms propres⁵.

2 Lyons reprend explicitement la triade scolastique *vox/conceptus/res*, en précisant : « nous interpréterons *vox* comme désignant des lexèmes [...] et nous négligerons la différence entre lexèmes et expressions » (*ibid*). On ne saurait mieux réduire le signe linguistique au mot, le mot au lexème, et le lexème à son signifiant. Quant au *significatum*, c'est bel et bien l'incontournable *chose*.

3 Sur tout cela, voir la solide étude de Gambarara (1984) pour ce qui touche la Grèce archaïque. En sanskrit, le même mot (*naman*) désignait à la fois le nom, le prénom ou l'appellation, comme le substantif en général.

4 Cf. *contra* Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, III, ch. I, § 3.

5 Voir par exemple saint Paul, *I Cor.*, IX, 9 et *II Cor.*, III, 6 ; Philon, *La migration d'Abraham*, IV, 78-84.

On les appelait aussi des symboles (*sumbola*)⁶; Ainsi Ammonius ne distinguait pas le symbole et le signe "car le Philosophe emploie pour lui l'un et l'autre nom" (*In Aristotelis de Interpretatione*, 16a) et donnait en exemple le mot. Cette tradition s'est longtemps poursuivie⁷, au moins jusqu'à Ogden et Richards, qui nomment *symbol* le signifiant, et donnent en exemple les mots (1923, 9-10)⁸.

Chez les chrétiens, la précellence du mot se trouve aussi liée aux théories du Verbe divin (qui se dit aussi *verbum*)⁹. D'autant plus que le Verbe divin est souvent conçu comme composé d'un seul mot¹⁰.

Le mot établi comme base de la signification, une thèse *réaliste* veut qu'il soit étudié relativement à sa référence. Cela entraîne deux conséquences majeures.

Les mots jugés référentiels seront privilégiés. Les autres, qu'Aristote par exemple appelle *conjonctions* ou *articulations*, seront réputés dépourvus de signification¹¹, et généralement laissés de côté.

Comme les ontologies admettent mal que l'on porte atteinte à l'unité des êtres, la signification des mots ne pourra guère être décomposée. Ici surgit une difficulté clairement aperçue par Abélard : comment traiter des parties non dénotatives du mot ? La théorie des *modi significandi* résout ce problème en évitant de décomposer les mots. Par exemple, on dira que *albedo* et *albet* signifient la même chose, mais sous deux modes de signifier différents qui correspondent à deux propriétés générales de cette chose¹².

Aujourd'hui, des sémantiques référentielles — qu'elles soient intentionnelles ou non — s'opposent toujours à la décomposition du sens lexical ; soit implicitement comme chez Montague ou Kamp ; soit ouvertement, comme chez D. Lewis¹³. Et bien des linguistes, s'ils conviennent

6 Le concept de symbole se voit cultivé avec prédilection par les platoniciens et les chrétiens.

7 Cf. e.g. J. Harris, *Hermes*, ch. III.

8 Le sens de *symbol* chez Ogden et Richards n'est au demeurant pas plus précis que celui de *symbolon* chez Ammonius. C'est en tout cas un signe dont le signifié est "ailleurs".

9 Voir chez Augustin comment le verbe du coeur se lie au Verbe divin (*De Trinitate*, X, 19).

10 Cf. plus tard saint Anselme : "La Parole, consubstantielle à la nature souveraine, doit être souverainement simple. Elle ne se compose pas de plusieurs mots ; il n'y a qu'un seul Verbe (*verbum*) par qui tout a été fait" *Monologium*, 30.

11 Cf. Poétique, 1457a. Cette idée remarquablement vivace préside aujourd'hui à la division du travail entre sémantique vériconditionnelle et pragmatique des "mots du discours". Récanati affirme candidement à leur propos qu'ils "n'ajoutent rien au contenu de l'énoncé" (1982, 3)...

12 Et rendent compte par surcroît de leur différence de construction (cf. Rosier, 1984, 22-23).

13 Cf. l'auteur, 1987a, ch. I. Il existe toutefois des sémantiques référentielles et componentielles, celle de Katz par exemple.

de décomposer le mot en morphèmes, répugnent encore à analyser en composants le sens de ces morphèmes.

2. La prééminence du nom doit beaucoup aux mythes archaïques sur l'origine du langage. La tradition orphique puis pythagoricienne imagine qu'un onomatothète les aurait fixés. Elle rencontre sur ce point la tradition biblique¹⁴.

Bien que tournée en dérision par les matérialistes, cette croyance s'accommode parfaitement du modèle aristotélicien de la signification, tel du moins qu'il a été aménagé par les platoniciens¹⁵.

Retenons que la philosophie du langage est d'abord une réflexion sur les noms et sur leur origine (tout le *Cratyle* en témoigne). Aussi elle engage à concevoir la langue comme une nomenclature, ce qui a certainement entravé le développement d'une linguistique scientifique¹⁶.

Soulignons enfin que le nom dit encore de nos jours *substantif* s'accorde à merveille avec la conception chosiste du référent qui prévaut aujourd'hui. Sinon, pourquoi Ullmann (1957) aurait-il placé à la base de son triangle le nom (*name*) face à la chose (*thing*) ? Pourquoi A. Rey affirmerait-il que "l'instrument privilégié de la référence dans les langues naturelles est le nom (*name*)" (1976, t. II, 111) ?

3. Sans revenir aux théonymies antiques, ni à la tentation toujours renaissante de concevoir le langage comme un inventaire de noms propres ou particuliers¹⁷, on doit reconnaître que la philosophie du langage contemporaine et la linguistique qu'elle influence ont été fascinées par les noms propres¹⁸. Ils représentent en effet pour elles l'idéal de noms *purement* référentiels : "le point de vue le plus répandu aujourd'hui consiste à

14 Pour Philon d'Alexandrie, qui se trouve au croisement de ces deux traditions, Adam l'emporte sur les sages : "Même les philosophes des Grecs disent que ce sont des sages qui les premiers ont donné aux choses leurs noms. Moïse dit mieux : ce ne sont pas quelques anciens, mais le tout premier homme qui soit né" (*Leg. Alleg.*, II, 15).

15 Cf. Hiérocès d'Alexandrie (Ve siècle), à propos des onomatothètes : "ils construisaient les noms sonores comme des symboles des pensées qui sont dans l'âme, et de ces pensées mêmes ils faisaient des images des objets pensés" (*In Carm. Aur.* XXV, 3).

16 Cf. Saussure : "Le problème du langage ne se pose à la plupart des esprits que sous la forme d'une *nomenclature* [...]. La plupart des conceptions que se font ou du moins qu'offrent les philosophes du langage font penser à notre premier père Adam appelant près de lui les divers animaux et leur donnant à chacun leur nom. Trois choses sont invariablement absentes de la donnée qu'un philosophe croit être celle du langage : 1°) d'abord cette vérité sur laquelle nous n'insistons même pas, que le fond du langage n'est pas constitué par des noms" (note autographe citée par De Mauro, in 1972, 440).

17 James Harris réfute encore, en 1751, que tous les mots soient des noms propres (cf. *Hermes*, III, 3), en s'appuyant il est vrai sur Ammonius et pour conforter un idéalisme platonisant.

18 Et précisément par ceux qui peuplent les exemples depuis des millénaires. Si *Dion* a pris une

affirmer que les noms propres peuvent avoir une référence, mais n'ont pas de sens" (Lyons, 1978, 178). Pour certains même, le nom propre, pur index, reste pointé pour l'éternité et dans tous les mondes sur une et une seule personne. C'est du moins la thèse absurde que défend brillamment Kripke dans *Naming and Necessity* (1972). Ne fait-il pas alors retour, sans paraître le savoir, aux sources indo-européennes de la philosophie du langage présocratique : le nom, c'est le nom propre donné par le père, et qui peut survivre à la mort ?¹⁹

4. Bien qu'il privilégie les mots, le préjugé onomastique ne favorise pas une sémantique lexicale. Uni au postulat réaliste, il s'oppose à l'analyse micro-sémantique du contenu des morphèmes. En isolant les mots, il entrave la création d'une sémantique de la valeur contextuelle puis textuelle. En privilégiant les noms, il conduit à négliger la sémantique des grammèmes.

Malgré cela, le préjugé onomastique et la conception traditionnelle de la signification demeurent fort vivaces. Ils semblent par exemple promis à un bel avenir dans le domaine des recherches cognitives, où la triade *mot/concept/référent* règne à peu près sans partage. Non seulement les signifiés sont assimilés à des *concepts*²⁰, mais surtout le mot demeure au dessus de tout soupçon.

En informatique, c'est la chaîne de caractères qui est à la base de tout traitement (aucun système à notre connaissance ne prend le morphème comme unité de base). En psychologie cognitive, c'est encore le mot qui sert de base à d'immombrables expériences sur l'accès lexical, la persistance mémorielle, l'amorçage (*priming*), la typicité (*typicality*). Enfin, dans la linguistique qui se proclame cognitive, le mot semble promis à un bel avenir²¹.

retraite méritée, *Socrate* (chez Kneale), *Aristote* (chez Frege, Searle, Kripke), *Marcus Tullius* (chez Barcan Marcus) brillent toujours sur la scène philosophique, en compagnie toutefois du *Walter Scott* de Russell et du *Nixon* de Kripke. Plus sérieusement, notons que Frege réduit conventionnellement tous les signes dénotatifs au nom propre : «Par 'signes' et 'noms', j'entends toute manière de désigner qui joue le rôle d'un nom propre : ce dont la notation est un objet déterminé [...]. A fin de brièveté, on appellera *nom propre* toute désignation de ce type» (1971, 103-104).

19 Sur le nom glorieux, cf. Gambarara, 1984, 108. La notion même de *sens* nous paraît liée à cette survivance : la stèle tombale se nomme *sēma*.

20 Cf. l'auteur 1987b. Quand les réseaux sémantiques ou les graphes conceptuels sont utilisés pour représenter des signifiés, ces signifiés sont toujours dénommés *concepts*. Ce n'est pas qu'une bénigne convention terminologique : l'assimilation du signifié au concept permet d'utiliser l'analyse textuelle pour la représentation des connaissances, en perpétuant par là la conception représentationnelle du langage et la théorie référentielle de la signification.

21 Voir e.g. comment Shaumjan (1987, 285) fait du mot «le signe de base du niveau phénotype», alors que les *termes* (*noms* d'objets) sont des unités de base du niveau génotype.

2. Les morphèmes ont-ils un sens?

Sous couleur d'apporter des précisions terminologiques, précisons quelles thèses nous défendrons à présent dans cette étude.

Suivant en partie Dumarsais puis Beauzée (article *Sens* de l'*Encyclopédie*, 1765, XV, 16), distinguons la *signification*, qui appartient au mot isolé en langue — ou du moins dans les représentations lexicographiques qu'on en propose ; et le *sens* qui s'attache aux occurrences du mot (et d'autres syntagmes en contexte)²². Le rapport de la signification au sens est celui du *type* à *l'occurrence*.

La signification est un artefact des linguistes, et particulièrement des lexicographes. Le sens appartient à l'objet empirique des linguistes, précisément ici des lexicologues dont l'objectif ultime pourrait être de pouvoir décrire pourquoi chaque occurrence d'un mot est un *hapax*.

Cette opposition entre signification et sens peut être reflétée dans la structure du sémème-occurrence, si l'on distingue les sèmes inhérents (qui sont hérités par défaut du sémème-type) et les sèmes afférents (qui sont instanciés voire propagés par le contexte).

Alors que la philosophie du langage privilégie la signification au détriment du sens, et la subordonne voire la réduit à la référence "standard", nous estimons tout autrement que le *sens* (et non la signification) détermine la référence. Bien qu'avec Coseriu on puisse préférer *désignation*, nous employons *référence* pour désigner le rapport toujours problématique et indirect d'un signe avec une réalité extralinguistique, en précisant bien entendu (contre les théories de la *référence directe*) qu'un signe réfère par son signifié et non par son signifiant²³. A la différence de Lyons (1978, 145)²⁴ nous n'établirons pas de distinction entre la référence et la dénotation (qu'il voudrait réserver à la caractérisation des énoncés) ; ni, à la suite de Morris, de distinction entre la désignation et la dénotation (qu'il voudrait réserver aux objets *actuels*, les designata étant des classes d'objets, cf. 1971, 20-21).

Bref, si la référence est la préoccupation privilégiée de la philosophie du langage, la signification serait l'objet de la lexicographie, et le sens

22 A cela répond dans l'herméneutique allemande des Lumières (de Ernesti à Schleiermacher) l'opposition entre *Sinn* (signification) et *Bedeutung* (sens).

23 Nous refusons la théorie de la *référence directe* qui associe des référents à des expressions.

24 Voir aussi Geach (1962, 6) qui entend différencier «la relation entre un nom (name) et la chose nommée, de la relation entre un prédicat et ce dont ce prédicat est vrai». On ne saurait mieux hypostasier le nom.

l'objet de la lexicologie. Adoptant ici une perspective lexicologique, nous serons tentés de conclure que les signes linguistiques ont un sens, pour mettre en doute qu'ils aient une signification et une référence — ou du moins que la description de ces deux propriétés puisse échapper à l'arbitraire.

Dans le cadre d'une sémantique interprétative, nous nous attacherons particulièrement à la construction dynamique du sens en contexte.

2.1 Les morphèmes ont-ils une signification ?

Cette question préalable reste nécessaire, car puisque la tradition sémantique perpétuée jusqu'à nos jours en philosophie du langage a toujours pris pour base le mot, la décomposition du mot en morphèmes (au sens bloomfieldien) conduit à un changement plus radical qu'il ne paraît. Pour peu bien entendu que l'on condescende à ce palier d'analyse, et que l'on admette que tous les morphèmes sont d'emblée égaux en droit devant la description linguistique, sans reformuler à leur propos la distinction métaphysique entre mot vides et mots pleins²⁵.

D'habitude, pour qu'on accorde une signification à un morphème, il faut qu'il soit libre c'est-à-dire en fait qu'il constitue un mot. Ainsi des grammèmes libres (ex. les prépositions) et des lexèmes libres (ex. les noms propres, généralement dépourvus d'affixes, et invariables). Il faut aussi, pour que la signification soit clairement identifiable, que le morphème libre n'appartienne qu'à un seul paradigme sémantique. C'est par exemple le cas des prépositions et de beaucoup de noms propres.

En revanche, on répugne à accorder une signification "pleine et entière" aux morphèmes liés : on préfère traditionnellement dire qu'ils concourent à la signification du mot dont ils sont les composants, en introduisant en outre une hiérarchie injustifiée entre les lexèmes liés (considérés comme fondamentaux, cf. les noms de *racine*, *radical*) et les grammèmes liés (jugés annexes, cf. le nom d'*affixes*).

Cette répugnance a ses raisons, outre le préjugé onomastique détaillé

25 Elle était du moins supportée, en grammaire chinoise, par l'opposition taoïste entre le vide et le plein...

Nous rejetons la distinction proposée par Vendryès entre mots représentant des idées et mots représentant des relations entre ces idées, comme celle de Marty entre éléments autosémantiques et synsémantiques, qui conduisait Ullmann à éliminer les premiers du vocabulaire pour les étudier dans la syntaxe (cf. Pottier, 1962, 89 et 95). Enfin, l'opposition reçue aujourd'hui en pragmatique "intégrée" entre lexèmes et connecteurs nous paraît reformuler pour une part cette même distinction, qui procède de la division aristotélicienne entre termes catégorématiques et syncatégorématiques.

plus haut. D'une part la signification des morphèmes liés est — empiriquement — toujours déjà influencée par celle des autres morphèmes qui constituent le mot (nous illustrerons plus loin comment). En effet, quand le mot est un syntagme, il existe naturellement une syntaxe, et aussi des relations sémantiques contextuelles internes au mot.

En outre, les morphèmes liés, particulièrement les lexèmes, entrent avec les mots qui les incluent dans divers paradigmes. Leur polysémie²⁶ engage alors à conclure que leur signification est instable — si l'on considère ses variations — ou ténue, si l'on ne retient que ses traits invariants (constituant le noyau sémique). Par exemple, dans le paradigme *courir, sauter, marcher*, '*saut-*' est défini par le trait générique /déplacement/ et par les traits spécifiques /verticalité/ et /itérativité/ (afférent). Mais qu'en est-il dans d'autres paradigmes comme dans *sauteuse* (vs *poêle, faitout, marmite*) ou *sauterie* (vs *raout, réception, soirée, partie*) ? Si ces traits peuvent être "conservés", ils changent de statut : ils ne sont plus des constituants de la signification (traits inhérents) mais des traits afférents dont l'interprétant est précisément l'analogie des signifiants.

Une conclusion s'impose, qui touche les fondements méthodologiques de l'analyse sémique : les sémèmes des morphèmes liés ne peuvent être interdéfinis contrastivement qu'au sein de paradigmes groupant des unités de rang supérieur, mots ou lexies. En outre ces unités doivent relever d'une classe morphologique identique ou équivalente. Le mot (ou lexie simple) est donc le contexte minimal de l'analyse sémique, bien qu'elle ne définisse que les significations de morphèmes, et non de mots.

Remarque : Si l'on applique fermement le principe qu'un morphème ne peut être défini qu'au sein d'un paradigme qui détermine sa signification (notamment le partage entre ses traits spécifiques et génériques), alors les morphèmes libres doivent être interdéfinis dans le cadre de lexies. On pourra opposer *à* et *de* dans *à Paris* et *de Paris* (cf. *il vient à Paris, il vient de Paris*) mais aussi *à, par* et *sur* dans le paradigme *à terre, par terre, sur terre*.

Mais les significations ainsi définies ne sont pas indépendantes du contexte, puisqu'elles sont d'emblée déterminées par la signification des morphèmes voisins, dans le contexte interne au mot ou à la lexie. Ainsi se dissipe le mythe d'une signification pure, attachée à un seul signe, et dénuée de tout effet de sens, telle que la philosophie du langage nous avait accoutumés de la concevoir.

26 Il conviendrait en effet de distinguer la polysémie du mot et celle du morphème.

2.2 Les morphèmes ont-ils une référence ?

Le problème de la désignation ne se pose traditionnellement qu'au niveau du mot. La tradition veut donc que les morphèmes liés n'aient pas de référence.

Quant aux morphèmes libres (qui "coïncident" avec des mots) seuls ceux qui sont quantifiables réfèrent, si l'on en croit par exemple Brekle (1974, 24) : «Le problème de la désignation ne se pose pas dans le cas des mots non quantifiables». Faute d'être quantifiables, les grammèmes libres ne réfèrent donc pas²⁷. Restent alors les lexèmes libres que sont les noms propres. Leur caractère quantifiable, bien que fort discutable²⁸, en ferait les seuls morphèmes pourvus d'une référence.

Bref, la philosophie du langage, attachée au mot, n'a jamais attribué de référence au morphème. Par là, elle interdit de constituer une sémantique référentielle fondamentale, puisqu'en linguistique on reconnaît pour signe élémentaire le morphème²⁹.

3 De la signification du morphème au sens du mot

3.1 La compositionnalité des significations morphémiques dans le contexte interne du mot

Le principe frégeén de compositionnalité règle dans les linguistiques formelles les plus en vue (et notamment la Grammaire Universelle de Montague) les rapports entre syntaxe et sémantique. Szabolcsi lui donne cette formulation : «Le sens littéral (*literal meaning*) d'une expression est déterminé uniquement par les sens littéraux de ses sous-expressions et leur mode de composition» (1981, 41)³⁰.

Appliqué aux morphèmes constitutifs d'un mot, ce principe permettrait de prévoir que la signification du mot est uniquement déterminée par la signification des morphèmes qui le constituent et par leur mode de com-

27 C'est pourquoi la pragmatique s'est emparée de certains d'entre-eux, dénommés *connecteurs* à l'image des connecteurs de la logique. C'est pourquoi aussi Récanati déclare que ces "mots du discours" «n'ajoutent rien à la signification de l'énoncé» (1982, 6).

28 Peut-on véritablement parler de quantification pour les noms propres individuels ?

29 Pour s'émanciper de la philosophie du langage, et traiter enfin des langues, la sémantique référentielle devrait caractériser les modes de fixation de la référence propres à chaque langue, et, en-deçà, aux *discours* et aux *genres*.

30 Nous écartons la notion de *sens littéral*, dont nous avons montré par ailleurs l'inanité (1987, ch. VIII). Elle est toutefois nécessaire aux linguistiques formelles, pour écarter les sens dits métaphoriques, qu'elles ne peuvent jamais décrire.

position³¹. Si composition il y a, elle n'est pas simple. Les significations de ces morphèmes ne "s'additionnent" pas de manière à déterminer entièrement celle du mot. Plutôt que d'addition, on pourrait évoquer par image une soustraction : des traits sémantiques incompatibles avec les significations des morphèmes voisins sont exclus. Par exemple dans 'supérette', le trait /augmentatif/ afférent à 'super-' sera virtualisé par le trait /diminutif/ inhérent à '-ette'.

Et de façon converse, à la "soustraction" vient répondre un surcroît : des traits sémantiques qui n'appartiennent à la signification d'aucun des morphèmes sont actualisés par leur groupement contextuel dans la signification du mot.

Ainsi la signification de *é-* et de *lev-* ne comporte aucun des traits /animé/, /animal/ ou /humain/, pas plus que celle des suffixes *-e*, *-age* ou *-er*. Et pourtant 'élève' comprend le trait /humain/, 'élevage' le trait /animal/, alors que 'élever' aura au moins deux significations différentes selon qu'il comporte le trait /animé/ ou le trait /inanimé/³².

A chacun des traits macrogénériques ainsi associés au contenu des mots qui incluent *élev-* s'ajoutent encore des traits spécifiques dont ils conditionnent l'actualisation. Le trait /concret/ permet d'actualiser /spatialité/, inhérent à 'é-' comme à 'lèv-' (ex. *élever un monument*). Le trait /animal/ permettra l'afférence de /nourriture/ (*un élevage de poulets*); de même pour /humain/ dans 'élever' mais non dans 'élève'³³.

Cela confirme bien entendu que *élève*, *élever* et *élevage* voient leurs significations déterminées non seulement par celle de leurs morphèmes, mais encore par celle des mots qui entrent dans leurs paradigmes d'interdéfinition (ou *taxèmes*). Elles diffèrent ainsi parce que ces taxèmes diffèrent. 'Elevage' sera défini par rapport à 'agriculture', 'élève' par rapport à 'disciple' ou 'écolier', etc³⁴. De même, les membres d'un couple morphologique comme 'excursion' et 'incursion' sont définis au sein de domai-

31 Renaud (1988, 95) préfère définir le principe de compositionnalité comme «le procédé consistant à calculer la valeur sémantique d'un noeud en fonction de la valeur sémantique de ses noeuds-fils».

32 En d'autres termes, 'élève' dans le contexte d'un sémème comportant le trait /animal/ (ex. : *ce chien est mon élève*), comme 'élevage' dans un contexte comportant le trait /humain/ (ex. : *l'élevage des enfants riches*) induiront des allotropies en français contemporain.

33 Ces compatibilités imprévisibles dépendent en dernier ressort de normes sociales : on ne nourrit pas ses élèves, mais les enfants qu'on élève. Autre exemple : *archère* signifie 'meurtrière' et non 'femme archer' ou 'femme d'un archer' comme on pourrait l'attendre par similitude avec *bouchère* d'une part parce qu'être archer n'est pas un métier, de l'autre parce que les femmes — jadis — ne tiraient pas à l'arc.

34 Nous avons laissé de côté la question de savoir si, outre *é-* et *lev-* il existe un morphème *élev-* en français. Nous tenons pour la décomposition car *lever*, *lève* (n.f.), *levage* sont amplement attestés.

nes sémantiques différents. Le principe de compositionnalité ne peut évidemment rendre compte de cette particularité de la sémantique linguistique. Pire, il procède d'une conception atomiste où le local détermine le global, alors que dans les langues il en va généralement à l'inverse, comme la linguistique structurale l'a montré depuis longtemps.

L'incidence de l'interdéfinition au sein des taxèmes sur la signification des mots apparaît clairement dans le cas des évolutions diachroniques. A sa création, *téléphérique* signifiait 'transport par câbles aériens', et les dictionnaires témoignent encore de cette acception générale. La création de *télécabine*, *télébenne*, et *télesiège* a restreint contrastivement sa signification 'à transport par câbles dans une cabine unique'. Et cependant, si l'on s'en tient à composer la signification de ses morphèmes, *téléphérique* ne signifie que 'transport à distance'.

Remarque : Appliqué au-delà du mot, le principe de compositionnalité ne soulève pas moins de difficultés. Dans le cas du syntagme, il conduit à oblitérer les récurrences de traits sémantiques qui jouent un grand rôle dans la cohésion. Par exemple Mel'chuk représenterait *un cheval alezan* en *unifiant* les représentations sémantiques de 'cheval' et 'alezan' de manière à ne laisser subsister qu'une occurrence de /équidé/, trait pourtant récurrent dans 'cheval' comme dans 'alezan'. Cette réduction atteint a fortiori toutes les formes d'isotopies textuelles.

Comme il fait de la sémantique un homomorphisme de la syntaxe, le principe de compositionnalité conduit à considérer un texte comme une simple suite de phrases (cf. *e.g.* les Structures de Représentations Discursives de Kamp). Par là, il rend impensables les relations sémantiques à longue portée, qui constituent l'essentiel de la textualité. Du moins revient-il à ses tenants de surmonter ces difficultés.

3.2 Du mot comme contexte

Précisons à présent les effets contextuels d'interaction sémantique entre morphèmes à l'intérieur du mot. En conservant tactiquement la perspective combinatoire que nous récusons, nous pourrions discerner trois stades d'assignation des significations morphémiques.

(i) Hors contexte, même celui du mot, le morphème est pourvu de traits spécifiques par contraste avec d'autres morphèmes³⁵. Par exemple *lev-* comporte le trait /ascendant/ par contraste avec *baiss-* (/descendant/). Ces deux morphèmes comptent en outre un trait générique commun /mouve-

35 Il existe des paradigmes à tous les degrés de la description linguistiques : morphèmes, mots, syntagmes (ex. *pommes de terre sautées* vs *pommes de terre frites*), énoncés (les phrases sont des formes paradigmatiques), textes (les genres sont aussi des formes paradigmatiques).

ment/. A ce stade les morphèmes comportent généralement très peu de traits génériques — à l'exception bien entendu de ceux dont les composés se trouvent tous dans les mêmes domaines (ex. *zircon-* pour les domaines //minéralogie// et //chimie//).

Remarque : Pour opérer à ce stade, on ne peut véritablement utiliser l'analyse sémique car elle exige des contextes. Par exemple si 'lev-' et 'baiss-' constituent une paire, c'est dans un contexte comportant le trait /animé/ (ex. : *baisser* ou *lever le bras*) ; dans un contexte comportant le trait /inanimé/, on aura la paire 'mont-' et 'baiss-' (ex. *la mer monte* ou *baisse* ; *le dollar monte* ou *baisse* ; *baisser, monter le son*).

La définition des morphèmes relève peut-être d'une *protosémantique*, "antérieure" à l'analyse sémique, et non-différentielle, où peu de linguistes se sont aventurés jusqu'ici.

(ii) Dans le contexte du mot, ces sèmes ne sont pas conservés "tels quels", mais sont soit actualisés, soit virtualisés. Ainsi /mouvement/ est virtualisé³⁶ dans 'élève' mais actualisé dans certaines acceptions de 'élévation'.

En outre, des sèmes mésogénériques sont adjoints aux sémèmes combinés, et fixent leurs acceptions. Ainsi pour 'élévation', /architecture/ (vs 'coupe'), /religion/ (vs 'introît', etc.) /morale/ (vs 'bassesse').

Remarque : Le maintien des doublets pourrait paraître lié à ces distinctions génériques entre acceptions (cf. *venim-* vs *vénen-* dans 'venimeux' /animal/ vs 'vénéneux'/végétal/ ; *dissol-* vs *dissou-* dans 'dissolu/animé/' vs 'dissous/' inanimé/'). Mais cela tient en réalité aux effets contextuels de la combinaison des morphèmes, qu'il s'agisse de radicaux ou d'affixes (cf. 'non résolu/inanimé/' vs 'irrésolu/animé/').

(iii) Enfin, quand le mot lui-même se trouve décrit en contexte (et il n'a hors contexte qu'une existence toute théorique) son contenu précédemment décrit³⁷ se trouve en outre modifié non seulement par actualisation et virtualisation de sèmes, mais encore par adjonction de sèmes (dits afférents en contexte). Nous préciserons plus loin les "mécanismes" de ces propagations.

Ces déterminations de la signification du mot par le contexte s'établissent à tous les paliers (syntagme, énoncé, texte). Elles sont cumulatives, comme cela apparaît par exemple pour les noms propres dans les récits

36 Dans les termes de la psychologie cognitive, cela correspond à des inhibitions ou à des activations de traits.

37 Nous proposons de nommer *synsémie* le complexe sémique résultant de la combinaison des traits actualisés des sémèmes qui composent un mot ou une lexie.

de fiction. Si bien que dans un texte donné chacun des mots, voire chacune de ses occurrences, pourraient devenir des *hapax*. Du moins le gros bon sens lexicographique ne doit pas faire écarter cette hypothèse, diversement formulée de Schleiermacher à Pottier.

Dans une perspective inverse qui partirait des emplois dans le texte empirique pour définir les significations des morphèmes de la langue, ces trois stades d'assignation du sens se présenteraient au rebours, par abstraction croissante.

A ces trois stades d'assignation des significations correspondent trois degrés de systématisme qui jouent un rôle régulateur.

a) Le premier procède du système fonctionnel de la langue définie comme système de signes (précisément, de morphèmes)³⁸. Ses prescriptions sont tout à la fois : (i) *impératives* (c'est pourquoi nous avons défini des traits inhérents : par exemple *re-* comporte le trait inhérent/itératif)³⁹; (ii) *imprécises* (*couvr-* signifie par ex. 'superposition d'une protection [quelle qu'elle soit] à un objet [quel qu'il soit]') et ce vague est nécessaire pour pouvoir interpréter les nouveaux emplois et les néologismes. ; (iii) *soumises à des conditions multiples*, puisque tout trait inhérent peut se trouver virtualisé par le contexte.

Si l'on convient de cela, les mots n'appartiennent pas à la langue fonctionnelle mais à la phraséologie. Ils sont déjà des syntagmes — fort contraints certes dans leur syntaxe interne — et comme tels dépendent déjà de la parole. S'il n'a pas normalement la compétence de créer des morphèmes, tout locuteur a celle de créer des mots.

b) Le second type de systématisme, rarement décrit comme tel, est celui des normes sociales, tel qu'elles paraissent par exemple dans la phraséologie. Dans un état de langue donné, elles règlent nécessairement toute production linguistique. Elles rendent compte de la stabilisation du lexique à certaines combinaisons de morphèmes, alors bien d'autres seraient parfaitement licites mais restent inusitées voire non attestées (cf. e.g. *désherber*, *herbage* vs **herber* ; *hauteur* vs * *basseur*). En outre elles rendent compte de l'indexation des acceptions dans des domaines sémantiques déterminés (par exemple *blanquette* signifie /blancheur/ et /dimi-

38 L'affirmation saussurienne que la langue est un système de signes est souvent rapportée au lexique (non aux phrases et aux textes, dont Peirce comme Hjelmslev affirment qu'ils sont des signes) : on revient alors à la thèse qu'une langue serait une nomenclature.

39 La prudence s'impose bien entendu, et en synchronie un morphème n'a pas nécessairement de trait inhérent commun à toutes ses combinaisons : cf. *can-* dans *canin*, *canine*, *canicule*, voire *canari* et *Canaries*.

nutif/ et pourrait convenir sans contredire aux prescriptions de la langue à toutes sortes de choses blanches, et non seulement à certain vin blanc et certain ragoût en sauce blanche qui tous deux relèvent du domaine //alimentation//). Ces domaines sont évidemment liés à l'expérience sociale⁴⁰, non à la structure de la langue.

Même dans un domaine bien délimité, les normes qui fixent la signification du mot, et par suite sa référence, n'ont pas de régularité prévisible. Prenons un exemple dans le domaine de la zoologie, bien structuré par ses traditions académiques et scientifiques. Dans *buse variable*, *variable* signifie 'dont la couleur varie selon les individus', alors que dans *lièvre variable*, *variable* signifie 'qui change de couleur selon les saisons'.

On objectera peut-être que ces normes qui font varier les acceptions selon les contextes ne relèvent pas de la linguistique restreinte, car elles règlent des usages linguistiques, mais non le système. Et pourtant elles constituent vraisemblablement un puissant facteur d'évolution linguistique. En variant, elles modifient la signification et la référence des mots, et modifient par là leurs paradigmes de définition. La sémantique historique en dépend pour une grande part.

c) Enfin, le dernier type de systématisme est celui des normes idiolectales⁴¹. Par qualification ou par prédication, elles peuvent adjoindre à la signification d'un mot les traits sémantiques les moins prévisibles. Cela est clair pour les noms propres de personnes, dont le contenu (hors quelques traits génériques inhérents comme /sexe masculin/ pour 'Guillaume') n'est constitué que de sèmes afférents en contexte⁴².

Pour conclure à présent du sens à la référence qu'elle détermine, ces trois types de systématisme correspondent à trois stades de fixation de la référence — ou, en d'autres termes, de construction de l'impression référentielle⁴³.

(i) Les morphèmes isolés tels qu'ils sont définis par le système fonctionnel de la langue n'ont pas de référence. Par suite le problème de la référence échappe à la linguistique au sens restreint.

(ii) Les mots isolés tels qu'ils sont composés par les normes sociolecta-

40 Cf. le nom de *domaine d'expérience* proposé par Pottier (1974). Ces domaines peuvent constituer la thématique de discours, chaque *discours* étant susceptible d'être manifesté par plusieurs genres.

41 Par idiolectales j'entend non seulement les normes individuelles, mais les normes collectives privées (langage câlin, familial, etc.).

42 La linguistique ne doit pas se dessaisir de ces problèmes au profit de la pragmatique.

43 Cf. l'auteur, 1989, II, ch. V.

les peuvent être pourvus d'une ou plusieurs références. Mais alors ils ne réfèrent au mieux qu'à une ou plusieurs *classes* d'individus. En quoi ils sont nécessairement ambigus, puisque coupés de leur contexte.

(iii) En revanche, un mot en contexte peut référer à un individu, dans une situation déterminée. Et cela même s'il est réputé posséder une signification générique. Par exemple dans *je sors le chien* ou *je vais garer la voiture*, *chien* et *voiture* désignent rigidement⁴⁴ un chien déterminé et une voiture déterminée.

En notant cela nous ne nous rallions pas à une sémantique de la référence — d'ailleurs étroitement dépendante des conditions pragmatiques : nous signalons simplement les corrélats référentiels de propriétés définies par une sémantique différentielle.

Resaisissons en bref ce qui précède :

Ce tableau inévitablement schématique ne doit pas faire oublier les nuances que nous avons mentionnées en temps utile. Il souligne malgré tout que contrairement à l'opinion de Frege ce n'est pas la signification, mais le sens, qui détermine la référence. C'est pourquoi les morphèmes, dépourvus de sens, sont dépourvus de référence.

Subsidiairement, la référence ne peut être traitée que par une linguistique ouverte aux normes sociolectales voire idiolectales. Sans quoi ce

<i>Signes</i>	<i>traits</i>	<i>unités sémantiques</i>	<i>systématicité</i>	<i>référence privilégiée</i>
morphème (hors contexte)	sèmes inhérents	sémème type	système fonctionnel de la langue	néant
mot (comme contexte)	sèmes afférents (socialement normés)	acception	normes sociolectales	référence à à des classes
mot (en contexte)	sèmes afférents (en contexte)	emploi	normes idiolectales	référence à des individus

problème linguistique majeur continuerait d'incomber à la logique ou à la pragmatique.

3.3 Le mot en contexte : de la signification au sens

En passant du mot comme contexte au mot en contexte, nous ne quit-

⁴⁴ On pourrait admettre (dans des situations de communication qui se répètent de manière analogue) que les substantifs (et non pas seulement les noms propres, cf. Kripke, 1972) revêtent le statut de désignateurs rigides.

tons pas la syntagmatique. On retrouvera entre les mots les mêmes types de relations contextuelles que nous avons discernés entre les morphèmes⁴⁵, ce qui montre tout à la fois combien est arbitraire la frontière du mot et combien est utile une typologie des relations contextuelles.

Ici encore, l'ordre d'exposition adopté demeure délibérément factice. Dans la perspective interprétative qui est la nôtre, c'est en effet le texte qui détermine le sens des mots — à partir certes de leur signification en langue, mais en l'élaborant, en l'enrichissant et/ou la restreignant par l'action de normes génériques et situationnelles⁴⁶.

Il est en outre douteux que le mot soit perçu isolément tant pour son contenu que pour son expression. La synthèse de la parole par mot isolés est fort peu ergonomique, car l'absence de variations contextuelles et surtout de prosodie gêne l'identification des phonèmes⁴⁷. Par ailleurs, les études de balistique oculaire ont montré que la scrutation du texte écrit ne s'opérait pas nécessairement mot par mot. Nous formulons l'hypothèse qu'il en va de même, corrélativement, pour le signifié des mots, qui serait perçu par des activations contextuelles.

En outre les significations répertoriées en langue ne sont que des virtualités : la langue propose, le texte dispose. Et si nous estimons qu'on peut à bon droit parler de *perception sémantique*, c'est aussi que la foule des unités et des relations sémantiques dans le texte a toute la complexité explétive du signal physique où l'activité perceptive sait saisir l'essentiel.

Dans ce qui suit nous nous limiterons à quelques indications sur la sémantique du mot dans le contexte du syntagme, car nous avons traité ailleurs des contextes plus étendus⁴⁸. Qu'il s'agisse d'ailleurs de relations à courte ou à longue portée les emplois des sèmes sont constitués par trois opérations qui transforment les significations : l'*activation* des sèmes, leur *inhibition*, et la *propagation* des sèmes activés d'un sémème à un autre⁴⁹. Ces trois opérations obéissent à des lois de dissimilation ou d'assimilation⁵⁰, qui augmentent ou diminuent les contrastes sémantiques.

Sans aucunement prétendre à l'exhaustivité, nous allons illustrer ces

45 D'ailleurs la syntaxe interne du mot n'est qu'un des paliers de la syntaxe.

46 Dont la sémantique ici encore ne peut se dessaisir au profit de la pragmatique.

47 En effet les relations contextuelles entre phonèmes sont très riches (cf. *e.g.* l'harmonisation nasale en guarani) et obéissent à des règles d'assimilation qui induisent des isophonies — à quoi peuvent répondre des isotopies sur le plan sémantique.

48 L'auteur, 1987a, 1989, notamment II, 2.

49 Elle rend compte d'afférence contextuelles. On la représente en I.A. comme un "passage de marqueurs".

trois opérations :

a) L'inhibition interdit l'actualisation de traits inhérents de la signification. Ils sont alors virtualisés⁵¹. Les usages phraséologiques présentent d'excellents exemples de ce processus. Ainsi 'monter' comprend le trait inhérent /spatialité/, 'créneau' les traits inhérents /architecture/ /verticalité/. Ils sont actualisés dans *Le chevalier Bayard monte au créneau* mais virtualisés dans *Rocard monte au créneau*. Si ces traits ne sont pas supprimés, leur saillance perceptive est diminuée⁵². Que s'est-il passé ? L'explication classique "par la métaphore" n'en est pas vraiment une : elle classe le phénomène plutôt qu'elle ne le décrit. Le contenu 'Rocard', indexé dans le domaine //politique// induit une allotopie générique avec 'créneau' indexé dans le domaine //guerre//⁵³. Régulée ici par le principe d'assimilation, la lecture inhibe les traits qui indexent le sémème dans le domaine //guerre// pour ne laisser subsister que ceux qui sont compatibles avec l'autre domaine.

La loi de dissimilation peut aussi inhiber des traits. Par exemple dans *fromage ou fromage blanc* (formule attestée à la carte d'un restaurant) la première occurrence de *fromage* reçoit une acception restrictive relativement à *fromage ou dessert* : tous les traits afférents à *fromage* et spécifiques de *fromage blanc* s'y trouvent inhibés⁵⁴.

b) L'activation permet l'actualisation des traits. Elle n'intéresse pas les traits inhérents, qui composent la signification du mot et se retrouvent, sauf inhibition, dans son sens : en d'autres termes, le sémème-occurrence les hérite par défaut du sémème-type.

En revanche elle intéresse les traits afférents — qui sont présents dans le sémème-type sous la forme de catégories et non de traits spécifiés (ou dans les termes de la théorie des schémas (*frames*) d'attributs dont on ne connaît pas la valeur).

Par exemple, le trait /debout/ n'appartient pas à la signification de

50 Par exemple la présomption d'isotopie est une propagation de traits par assimilation.

51 *Inhibition* et *activation* nous viennent de la neuropsychologie ; *virtualisation* et *actualisation* appartiennent à la linguistique (et même au fonds conceptuel scolastique de nos grammaires). On peut suggérer que l'inhibition et l'activation des traits sémantiques sont les corrélats psychologiques des opérations linguistiques d'actualisation et de virtualisation.

52 Mais elle pourra bien entendu être réactivée dans une phrase suivante.

53 Dans le contexte *monter* (mais 'créneau' serait indexé dans le domaine //économie// par un contexte comme *rechercher un nouveau*, ou //circulation// par un contexte comme réussir un).

54 Par parenthèse, ce type d'inhibitions soulève pour une sémantique vériditionnelle des problèmes tout à fait insolubles, puisque classiquement la classe des fromages blancs est incluse dans celle des fromages et ne peut en être dissociée.

'bergère' : il est simplement un des traits virtuels que l'on peut inférer du trait inhérent /humain/. Pourtant, dans le contexte *Bergère ô tour Eiffel*, /debout/ est actualisé par la présence du trait inhérent /verticalité/ de 'tour'. La loi d'assimilation s'applique ainsi⁵⁵.

La loi de dissimilation s'applique en revanche dans les phénomènes de syllepse, ou deux occurrences d'un même mot reçoivent de leur contexte immédiat des activations qui les différencient et en font les occurrences de deux acceptions contrastées. Par exemple, dans *Un père en punissant, Madame, est toujours père* (Racine), la première occurrence de *père* contient le trait /éducateur/ (activé par le contexte *punissant*), et la seconde le trait /bienveillant/ par dissimilation. Comme nous avons traité ailleurs de la syllepse (1987b) nous ne nous y attarderons pas. Mais notons que deux acceptions différentes peuvent se trouver actualisées dans la même occurrence, par activation simultanée de plusieurs traits afférents socialement normés. Par exemple, dans *Tout père frappe à côté* (La Fontaine) les deux traits /éducateur/ et /bienveillant/ se trouvent simultanément activés, le premier par *frappe* et le second par *à côté*. Cet exemple n'a rien d'exceptionnel. Dans un syntagme comme *l'aide substantielle et désintéressée*, 'substantielle' active le trait casuel /objet/ et 'désintéressée' le trait casuel /ergatif/. Bref *aide* manifeste conjointement et indistinctement les deux acceptions 'ressource' (cf. *recevoir une aide*) et 'secours' (cf. *donner son aide*). La perspective lexicographique qui a toujours dominé la sémantique lexicale ne paraît pas en mesure de rendre compte de ces indistinctions, puisqu'elle s'ingénie précisément à distinguer les acceptions.

c) La propagation de traits intéresse les traits afférents en contexte.

Par exemple, 'écrivain' ne comprend ni le trait /mélioratif/ ni le trait /péjoratif/. Étudions toutefois dans cette notation angoissée de Julien Gracq (*Lettrines*, II) :

Ecrivain ou plumitif, percheron ou pur-sang

/m/(a)

/p/(i)

/p/(a)

/m/(i)

/p/ : /péjoratif/ ; /m/ : /mélioratif/ ; (a) : afférent ; (i) : inhérent ;

→ : renforcement positif ; --o : renforcement négatif.

Le trait /mélioratif/ inhérent à 'pur-sang' et le trait /péjoratif/ inhérent à 'plumitif' permettent l'afférence du trait /mélioratif/ dans 'écrivain', le pre-

55 D'où une contrainte sur les représentations par images mentales : les lecteurs imageants "voient" la bergère fictive debout. Pour une analyse, cf. l'auteur, 1989.

mier par assimilation, le second par dissimilation. Le trait /péjoratif/ afférent à 'percheron' renforce négativement cette afférence (pour une analyse du *rythme sémantique* ainsi scandé, cf. l'auteur, 1989, ch. 7).

La qualification et la prédication sont les moyens privilégiés des afférences contextuelles. Par exemple, 'saladier', défini en langue relativement aux autres pièces de vaisselle de service ('jatte', 'soudière', 'plat'), ne comporte pas spécifiquement le trait /grande taille/. Dans *l'Assommoir* (ch. VII) le contexte propage ce trait : «La blanquette apparut, servie dans un saladier, le ménage n'ayant pas de plat assez grand». Or, et c'est là une caractéristique de la textualité, ce trait sera conservé par défaut dans les autres occurrences⁵⁶.

Le contenu des noms propres illustre à merveille le phénomène de la propagation des traits. En effet, il ne comprend généralement que très peu de traits inhérents. Par exemple 'Augustine' ne comprend que les traits /humain/ et /sexe féminin/. Dans *l'Assommoir* 'Augustine' recevra entre autres les traits /strabisme/, /gloutonnerie/, /hypocrisie/, etc., et les conservera par défaut dans toutes ses occurrences.

Au-delà, les textes constituent des molécules sémiques indépendantes de toute lexicalisation et dont les récurrences comme les transformations fondent la cohésion textuelle, bien que ces molécules n'aient pourr-on dire de nom en aucune langue⁵⁷.

Si bien que le mot n'est pas plus une unité pertinente pour la micro-sémantique que pour la macrosémantique. Mais peut-être pourra-t-on le maintenir en service, si l'on parvient à l'émanciper de la philosophie du langage.

56 Voiré réactualisé par d'autres contextes : «La-dedans, on pêchait les morceaux de veau ; et il y en avait toujours, le saladier voyageait de main en main, les visages se penchaient et cherchaient des champignons» (ibid.).

57 Cf. l'auteur, 1989, chapitre IV.

Bibliographie

- Aristote (1965): *De l'interprétation*, trad. J. Tricot, Paris, Vrin.
- Arnauld, A., Nicole, P. (1970 [1683]): *La logique ou l'art de penser*, Paris, Flammarion.
- Arnim, J. von (1964 [1903-1924]): *Stoicorum Veterum Fragmenta*, Stuttgart, Teubner, 4 volumes.
- Aubenque, P. (éd.) (1980): *Concepts et catégories dans la pensée antique*, Paris, Vrin.
- Augustin, A. (1886): *De trinitate*, éd. Migne, J.-P., Paris, Garnier, t. XLII, 819-1098.
- Augustin, saint, (1947): *La doctrine chrétienne*, in: Combès, G., et Farges, éd. *Oeuvres de Saint Augustin*, Paris, Desclée de Brouwer, t. IX, 152-423.
- Auroux, S. (1979): *La sémiotique des Encyclopédistes*, Paris, Payot.
- Baratin, M., Desbordes, F. (1981): *L'analyse linguistique dans l'antiquité classique : I - Les théories*, Paris, Klincksieck.
- Baratin, M., Desbordes, F. éd. (1982): Signification et référence dans l'antiquité et au moyen âge, *Langages*, 65.
- Borgmann, A. (1974): *The Philosophy of Language. Historical Foundations and Contemporary Issues*, La Haye, Mouton.
- Carnap, R. (1975⁷): *Meaning and Necessity*, Cambridge (Mass) Harvard University Press.
- Coseriu, E. (1970): *Die Geschichte der Sprachphilosophie von der Antike bis zur Gegenwart. Eine Übersicht*, Teil I : *von der Antike bis Leibnitz*, *Tübinger Beiträge zur Linguistik*, 11, 68-70.
- Di Cesare, D. (1980): *La semantica nella filosofia greca*, Rome, Bulzoni.
- Frege, G. (1971): *Ecrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil.
- Gambarara, D. (1984): *Alle fonti della filosofia del linguaggio : "Lingua" e "nomi" nella cultura greca arcaica*, Rome, Bulzoni.
- Geach, P.T. (1962): *Reference and Generality*, Ithaca, Cornell University Press.
- Joly, A., Stefanini, J., éd. (1977): *La grammaire générale des Modistes aux Idéologues*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- Kalinowski, G. (1985): *Sémiotique et philosophie*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins.
- Kripke, S. (1982): *La logique des noms propres*, Paris, Minuit.
- Linsky, L. (1974): *Le problème de la référence*, Paris, Seuil.
- Lyons, J. (1978): *Éléments de sémantique*, Paris, Larousse.
- Montague, R. (1974): *Formal Philosophy*, New Haven, Yale University Press.
- Morris, C. (1971): *Writings on the general theory of signs*, La Haye, Mouton.
- Ogden, C.K., Richards, I.A. (1923): *The Meaning of Meaning*, Londres, Routledge and Kegan Paul.
- Pepin, J. (1982): Linguistique et théologie dans la tradition platonicienne, *Langages*, 65, 91-110.
- Pergnier, M. (1987): *Le Mot*, Paris, P.U.F.

- Pinborg, J. (1967): *Die Entwicklung der Sprachtheorie im Mittelalter*, Münster-Copenhague, Frost-Hansen et Aschendorff.
- Pottier, B. (1962): *Systématique des éléments de relation*, Paris, Klincksieck.
- Pottier, B. (1974): *Linguistique générale. Théorie et description*, Paris, Klincksieck.
- Pottier, B. (1987): *Théorie et analyse en linguistique*, Paris, Hachette.
- Rastier, F. (1987a): *Sémantique interprétative*, Paris, P.U.F.
- Rastier, F. (1987b): Sur la sémantique des réseaux, *Quaderni di Semantica*, 15, 109-124.
- Rastier, F. (1987c): Présentation, in: Rastier, F., éd., "Sémantique et Intelligence artificielle", *Langages*, 87, 5-20.
- Rastier, F. (1988): Problématiques sémantiques, in: Bénézech, J.-P., et alii, éd., *Hommage à Bernard Pottier*, Paris, Klincksieck, II, 671-686.
- Rastier, F. (1989): *Sens et textualité*, Paris, Hachette.
- Récanati, F. (1982): Présentation, *Langages*, 67, 5-6.
- Renaud, F. (1988): Présentation d'un modèle linguistique basé sur les langages fonctionnels typés, *Intellectica*, 6, 75-121.
- Rey, A. (1973-1976): *Théories du signe et du sens*, Paris, Klincksieck, 2 volumes.
- Rosier, I. (1982): La théorie médiévale des mots et signifiés, *Langages*, 65, 117-128.
- Rosier, I. (1984): Grammaire, logique, sémantique, deux positions opposées au XIII^{ème} siècle : Roger Bacon et les Modistes, *HEL*, VI, 1, 21-34.
- Saussure, F. de (1972 [1916]): *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- Shaumyan, S.K. (1987): *A Semiotic Theory of Language*, Bloomington, Indiana University Press.
- Szabolcsi, A. (1981): Compositionality in focus, *Folia Linguistica*, XV, 1-2, 141-161.
- Thomas D'Aquin (1968): *Somme théologique*, Paris-Tournai, Editions du Cerf - Desclée de Brouwer.
- Ullmann, S. (1957²): *The Principles of Semantics*, Oxford, Blackwell, 278 pages.
- Winograd, T. (1983): *Language as a Cognitive Process*. vol. I : *Syntax*. New-York, Addison Wesley.

